

De l'endocrinologue à la mise en scène, trajet d'une jeune fille souffrant d'anorexie

• **Isabelle Taverna** •

Lilas, 15 ans, souffre d'anorexie, nous nous rencontrerons durant trois années. C'est « un peu *forcée* », dira-t-elle, lors de notre premier entretien, qu'elle vient me voir. Sa mère l'accompagne. Ses parents sont séparés depuis deux ans et demi et un système d'hébergement alterné est en place. Madame prend la parole pour m'expliquer qu'il y a deux ans, sa fille a commencé un régime. Au départ, rien d'inquiétant, mais lorsqu'elle a atteint les 50 kilos, elle n'a pas voulu s'arrêter de maigrir et aujourd'hui, deux années après, elle ne pèse plus que 41 kilos (elle descendra jusqu'à 37 kilos). Lilas intervient et me dit qu'on l'a « *forcée* » à aller dans une clinique où l'on traite ce type de symptôme. Elle y a rencontré une pédo-psychiatre et elle n'a pas accroché à la manière dont elle lui a parlé. Cependant, ce médecin lui a dit que son anorexie était l'expression d'un mal-être et, avec cela, Lilas a été d'accord, dira madame. Alors que je lui demande si elle était consentante pour venir me rencontrer, Lilas me répondra qu'elle est d'accord pour s'occuper de son mal-être. Mais aussi, c'est une condition que ses parents lui ont imposée pour ne pas être hospitalisée. Je lui précise que venir ici et faire un travail n'est pas possible si l'on y est *forcé* et lui propose, si elle le veut bien, que nous essayions, ensuite elle décidera si elle désire poursuivre.

Isabelle Taverna, psychologue, Adhérente (Espace Analytique de Belgique), Centre Chapelle-aux-Champs et service de santé mentale de Soignies.

Texte réécrit d'une intervention faite aux Journées d'Espace analytique Belgique, *Symptôme, sublimation et fins de cure*, le 8 octobre 2017.

Privation, aliénation – séparation

C.-N. Pickmann¹ fait l'hypothèse que l'anorexie assure le sujet d'un désir que *Rien* ne pourra jamais combler, ni satisfaire. La privation de nourriture, écrit-elle, « si elle prend appui sur l'aliénation qu'opère ce mode de rapport à l'Autre, est en même temps une tentative pour la rompre, pour faire advenir de la séparation entre le sujet et la demande de l'Autre maternel. Ainsi, l'anorexique, en poussant la privation de la nourriture à l'extrême, marque son refus de sujet d'alimenter cette aliénation par laquelle elle satisfait à la jouissance de l'Autre. C'est le prix à payer pour oser être infidèle à la mère ».

On entrevoit la nécessité de ne pas trop se précipiter du côté de la guérison, l'anorexie ayant ici un statut vital pour le sujet et sa subjectivité, mais tout en pouvant être létale pour lui, c'est là toute la difficulté et le paradoxe. Cela pose d'emblée la question du cadre de travail et cela a été un point d'attention tout particulier pour moi. Dès le départ, Lilas emploie à deux reprises le signifiant *forcer*. À mon oreille, cela résonne avec son symptôme. Ne témoigne-t-elle pas là de son rapport à l'Autre, d'une forme de soumission sourde, contre laquelle elle lutte ?

Ainsi, j'indique à Lilas et à sa mère qu'un travail se mettra en place si Lilas le décide et pas *forcée*, d'une part. Et, d'autre part, ce sera à la condition qu'elle et ses parents puissent rencontrer une de mes collègues pédopsychiatre. Son poids est préoccupant et je lui notifie que ce ne sera pas à moi de m'inquiéter de cette question, qu'il faut qu'un médecin puisse se mettre en lien avec le généraliste qui surveille son poids et aussi puisse accueillir les questions de ses parents, car ici, si elle le décide, ce sera son lieu à elle. Madame se montre surprise du cadre, que je soutienne que le travail ne peut commencer que si sa fille le souhaite et de mes limites, que j'énonce d'entrée de jeu. Elle accepte néanmoins et Lilas est d'accord de venir me rencontrer. Ce sera la seule fois où je rencontrerai sa mère. Je ne verrai jamais son père. Ses parents ainsi qu'elle-même seront rencontrés par ma collègue médecin.

Dans un premier temps, à la fin de chaque séance, je prendrai le soin de demander à Lilas si elle souhaite que nous fixions un rendez-vous. Au départ, elle souhaitera venir toutes les deux semaines. Ensuite, un rythme hebdomadaire se mettra en place. Après plusieurs mois, je lui demanderai si elle désire que nous

1. C.-N. Pickmann, « Une suppléance par le symptôme : un cas d'anorexie », *La clinique lacanienne*, n° 6, 2003/1, p. 67-77.

décidions d'un moment fixe, son moment. Elle me confiera qu'elle craint que venir toutes les semaines ne la « bloque ». Le jour où nous nous rencontrons, parfois, elle va boire un verre avec ses amis. Je soutiendrai que les amis c'est important et même si nous décidions d'un rendez-vous hebdomadaire, si elle souhaite voir ses amis, il suffit qu'elle m'en parle et nous annulerons le rendez-vous. Cette position, si elle n'était pas orthodoxe, me semblait néanmoins nécessaire à adopter avec Lilas. C'était à la fois poser un cadre, mais lui laisser une forme de liberté et soutenir en filigrane la dimension de son choix, de son désir. Il me semblait important que ce soit quelque chose d'établi, mais ouvert à une remise en jeu perpétuelle pour cette jeune fille qui, à maintes reprises, témoignera de son lien serré à l'Autre et à son désir.

Durant une année, ce sont ses parents qui financeront ses séances. Je finirai par proposer à Lilas de payer ses séances elle-même et d'évaluer ensemble le montant qu'il lui est possible de payer. La séance suivante, elle me dira qu'elle a réfléchi et accepte de payer ses séances. Il me semblait que c'était le prix à payer pour une prise d'autonomie et soutenir son désir de travail avec moi. Quelques semaines plus tard, bouleversée, elle m'expliquera que son père lui a dit que, de toute façon, l'argent de poche, « c'était leur argent » et que ce sont tout de même eux qui paient la séance. Je lui préciserai qu'à partir du moment où ses parents lui donnent de l'argent de poche, cela devient son argent et que plutôt que de payer ses séances, elle pourrait décider de dépenser son argent à autre chose. C'est donc bien elle qui paie ses séances... Elle se montrera apaisée par mon intervention.

Comment entendre cette réaction du père ? Était-ce difficile cette autonomie que je tentais de soutenir pour sa fille ? Le fait qu'elle prenne en main sa souffrance et affirme son désir de poursuivre ses séances ? Était-ce une manière de réaffirmer son joug sur sa fille ?

La question de la liberté, de l'autonomie, de la juste distance par rapport à l'Autre, Lilas la mettra au travail tant par rapport à moi dans le transfert que par rapport au cadre. Elle devra, à différents moments, sentir qu'elle peut prendre quelques libertés. Ainsi, outre quelques rendez-vous qu'elle annulera, après deux années de suivi, ne la voyant pas arriver à une séance, puis à une autre, je déciderai de l'appeler et de lui laisser un message vocal, l'invitant à me contacter si elle souhaite que nous prenions rendez-vous. Elle le fera après cinq mois... me disant qu'elle a essayé de m'appeler mais que « ça ne répondait pas ».

Pouvais-je supporter de la perdre ? Qu'elle ne vienne plus ? Sans doute fallait-il qu'elle puisse l'expérimenter. Comme le souligne Martine Lerude², « dans les symptômes psychosomatiques comme l'anorexie, qui tiennent la mère dans une hypervigilance, où il y a une intrication des corps, où la séparation est difficile car il y a une jouissance dans cet "À la vie, à la mort", [...], l'enfant met, par son symptôme, sa vie réellement en jeu. Il lui donne l'objet même de son existence qui apparaît dans le réel, en lui posant la question : "Peux-tu me perdre ?" »

Un passage de C. Melman résonne en moi, je le paraphrase : « Dans les relations sentimentales, le *Fort-Da* est remarquablement à l'œuvre. Remarquablement : je te quitte pour qu'on se retrouve et ainsi de suite. C'est le *Fort-Da*, c'est évidemment ce qui va précéder ce moment, [...], qui avant que ne se mette en place justement cette limite, qui est celle de la perte accomplie³. » C'est probablement à ce travail d'avant « la perte accomplie » que Lilas était occupée, dans ce jeu de présence et d'absence, dans nos séances, mais aussi avec sa mère. Mère qu'elle quittera plusieurs fois, après des disputes dantesques, pour mieux la retrouver.

La mère, premier Autre de l'enfant, est celle qui va donner sens aux manifestations corporelles et par là l'aliéner à ses signifiants, une opération essentielle où se fonde le sujet. Cependant, le sujet, d'être pris dans les signifiants de l'Autre, perd une partie de son être. Le signifiant dont il se saisit pour exister ne lui donnera en aucun cas la signification de son être, il ne fera que le représenter pour un autre signifiant. Il y a « un pas tout dans le dire », tout ne fait pas sens... Alors même que le sujet se trouve aliéné dans le signifiant, la séparation va s'opérer à l'intersection de deux manques : le manque à être du sujet et le manque dans l'Autre : il n'y a pas de signifiant qui garantit toute signification.

G. Raimbault souligne que « L'anorexique demande à l'Autre qu'il pose, lui-même, la question de l'être⁴. » Avant que le sujet puisse se poser la question « Qui suis-je ? », la question qui serait donc attendue de l'Autre est : « Qui es-tu ? » Question qui est la marque d'un manque dans l'Autre, de sa décomplétude.

2. M. Lerude, « Quelques remarques sur les symptômes de l'enfant », *Nodal*, n° 2, « Symptôme et invention », 1985, p. 10-11.

3. C. Melman, « Anorexie-boulimie : clinique, logique, traitement. Un mode de reproduction hors sexe », *Journal français de psychiatrie*, n° 32, 2009/1, p. 44-47.

4. G. Raimbault, « Sans faim, sans amour et sans trêve », dans *Clinique du réel. La psychanalyse et les frontières du médical*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 157.

C'est précisément en termes de question que J. Lacan aborde la notion de séparation dans son séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*⁵. Il précise que dans les intervalles du discours de l'Autre surgit un « Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? » dont témoignent tous les « Pourquoi ? » de l'enfant adressés à l'adulte. Et, poursuit-il, dans l'intervalle coupant des signifiants, c'est là que rampe le désir de l'Autre et qu'il faut situer la séparation.

J. Lacan souligne également que le Sujet peut « ici tenter d'apporter la réponse au manque antécédent de sa propre disparition qu'il vient alors situer au point du manque aperçu dans l'Autre. Le premier objet qu'il va proposer au désir parental dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte – "veut-il me perdre ?" Le fantasme de mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique, et il le met en effet – nous le savons par mille faits, ne serait-ce que par l'anorexie mentale. Nous savons aussi que le fantasme de sa mort est agité communément par l'enfant, dans ses rapports d'amour avec ses parents⁶ ».

Le sujet vient donc, ici, se loger dans cette place de l'objet qui manque à l'Autre, il se fait « réel négativé⁷ » : est-ce que c'est de moi dont l'Autre manque ? L'enfant se fait Autre de l'Autre, fantasme qui inclut le sujet dans la béance ouverte par la rencontre manquée entre la pulsion et le discours⁸. G. Rimbault fait l'hypothèse qu'un des signifiants centraux de l'anorexie serait que son corps est l'émergence, le visible du fantasme : « Tu ne l'as pas perdu, tu risques constamment de le, la perdre⁹. »

À différents moments, ma jeune patiente fera la démonstration de la manière dont elle est aliénée au discours de l'Autre, sans qu'aucune séparation n'en soit possible. Au début des séances, Lilas me dira au sujet de ses parents : « Je ne leur cache rien, je leur dis tout. Si on n'admet pas ce que je vis, je suis annihilée, niée, alors, je dois m'affirmer. » Lilas m'expliquera que, quand elle confie des choses à sa mère, celle-ci ne peut s'empêcher d'aller les raconter à d'autres personnes. « En plus, elle déforme ce que je lui dis, comme si elle comprenait le contraire. » C'est comme s'il fallait que l'autre comprenne totalement ce qu'elle dit, pas d'écart

5. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1990, p. 239-240.

6. *Ibid.*, p. 239-240.

7. E.-M. Golder, *Au seuil du texte : le sujet*, Toulouse, érès, coll. « Psychanalyse et clinique », 2005, p. 37.

8. M.-C. Poli « Le concept d'aliénation en psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, n° 12, 2005/2, p. 45-65.

9. G. Rimbault, « Sans faim, sans amour et sans trêve », *op. cit.*, p. 135.

possible. Elle attend d'être complètement comprise. Je repère là un clivage. Alors qu'elle souhaite être entendue en tant que tel il faut que l'Autre vienne entériner son propos. Alors qu'elle veut se séparer, elle s'aliène. Se séparer de la pensée de l'Autre, avoir une pensée propre, lui sera dans un premier temps impossible à soutenir. Le néologisme *endocrinologue*, qu'elle emploiera un jour, vient condenser ce rapport à l'Autre dont la parole ne souffre pas la prise de distance. Le signifiant de l'Autre est ingéré comme tel.

Comme l'écrit J.-M. Forget¹⁰, « Dans la pulsion d'invocation de l'anorexique, l'appel est réduit à une avidité de la lettre. La pulsion ne peut que tourner à vide suivant les lettres de l'Autre, elle ne boucle pas autour d'un vide de l'Autre. »

Dès lors, pourrait-on faire l'hypothèse que le refus de se nourrir de Lilas vient mettre en acte un refus du signifiant de l'Autre, une entame dans les signifiants de l'Autre qui n'est pas garantie ?

Je paraphrase Lilas, me parlant de sa mère : « Elle me dit que quand elle me voit dans la baignoire, elle a l'impression de voir un cadavre. » Je m'étonne que sa mère la voie dans la baignoire. Elle me répond qu'elle n'a rien à lui cacher, que cela ne la dérange pas que sa mère voie son corps... Justement, c'est sans doute même cela qu'elle cherche, le regard de sa mère sur son corps. Comme le souligne J.-M. Forget¹¹, ce que l'anorexique propose au regard de l'Autre, c'est d'introduction d'une perte parcellaire de chair. Par la perte de chair portant sur les parties de son corps offertes au regard, elle crée un écart avec l'image que le discours impératif et direct de cet Autre lui impose jusqu'alors d'endosser. C'est une introduction par le recours à la pulsion scopique, d'un écart qui fait défaut dans le discours de l'Autre.

Le corps viendrait donc inscrire un écart, là où il n'est pas présent dans le discours : on se dit tout, on n'a rien à se cacher et, en même temps, Lilas s'en plaint. Quelque chose dans son discours est clivé et, dans un premier temps ce n'est que par son anorexie qu'elle peut introduire une césure dans ce plein. Ainsi, il n'était pas question que je m'aventure à souligner ce clivage et c'est presque avec colère, alors qu'elle vient d'évoquer à quel point sa mère l'envahit avec ses mots, et que je lui demande comment elle peut se protéger, qu'elle me rétorque : « Je n'ai rien à lui cacher ! »

10. J.-M. Forget, *Les enjeux des pulsions*, Toulouse, érès, coll. « Psychanalyse et clinique », 2011, p. 119-137.

11. *Ibid.*

Symptôme-out

Cela m'amène à la notion de symptôme-out, développé par Jean-Marie Forget. Il fait l'hypothèse de situations où le sujet est privé du recours à la parole pour s'affirmer. Ce n'est pas qu'il soit mal entendu dans ses propos, c'est que le recours même à la parole, comme instrument d'affirmation, lui est impossible. L'auteur écrit que c'est le réamorçage de la métaphore dans le rapport à l'Autre, dans le transfert, qui permet de réarticuler la pulsion d'invocation à la structure langagière de la parole. Il s'agira ici d'aménager un temps préalable où puisse se mettre en place le transfert. C'est un temps qui permet au sujet de s'assurer de la fiabilité de la parole de l'Autre et où le psychanalyste est mis à l'épreuve dans sa structure d'être de parole. Dans le symptôme-out, à défaut d'une parole possible, le sujet a recours, dans la mise en scène, à la pulsion scopique pour tenter de se faire entendre : par défaut de symbolisation, le sujet agit ce qu'il ne peut dire. Cela peut s'observer dans des contextes où l'autre, adulte, jouit d'un objet réel, comme l'alcool et ne témoigne dès lors pas de l'interdit qui introduit le détour par la parole dans le rapport au réel de l'objet¹².

Cela est précisément le cas des parents de Lilas, dont elle me dit qu'ils sont alcooliques. Elle évoquera de nombreuses scènes vécues dans l'enfance, lors des repas, durant lesquels elle était témoin l'alcoolisme de ses deux parents, de leurs déchirements, de l'intervention de la police. Son entourage savait mais ne la protégeait pas. Elle me dit : « Avant, ils ne m'écoutaient pas, ils se disputaient, je ne pouvais pas parler quand on était à table, je devais attendre qu'ils terminent de se disputer. Je les ai toujours vus boire, ce n'est que plus tard que je me suis rendue compte de l'effet que ça avait sur eux. Combien de fois je ne me suis pas fait réveiller ? Ils n'en avaient rien à foutre que je dorme. Ça me fait mal de les voir soumis à ça, ça m'insupporte de les voir comme ça. Petite, j'avais l'impression de ne pas être entendue et qu'une fois qu'ils étaient dans le conflit, je ne comptais pas, j'étais mise de côté. »

Bon nombre des événements dont elle me parle se déroulent lors de repas, dans la cuisine. Elle était nourrie, au sens propre, mais aucune attention ne lui était portée, aucune parole ne lui était adressée, elle était sommée de se taire tout en assistant aux débordements de ses parents.

12. *Ibid.*, p. 10-30.

Une séparation d'avec la mère s'opère

Au fil de nos séances, les disputes dantesques avec sa mère s'amplifieront alternant avec des moments de longues coupures. « J'ai l'impression qu'en grandissant, je suis plus proche de mon père. Ma mère, je la vois, mais je n'ai plus du tout les mêmes pensées qu'elle. » « Elle me dit qu'elle ne voit pas de changement, qu'il faut une hospitalisation, que ce n'est pas normal que cela prenne autant de temps. Moi, je fais des efforts, ça va mieux, tout le monde le voit. Je sais que ce qu'elle dit n'est pas forcément vrai, mais parfois, j'ai l'impression qu'elle a envie de me faire du mal. » Je lui demande si elle pense que c'est difficile pour sa mère que quelque chose lui échappe, de ne pas contrôler. « Oui ! Elle me reproche qu'on ne parle plus assez. Je lui ai dit que je n'étais plus sa petite fille et que j'ai ma vie. Elle se rend compte que j'ai pris du recul par rapport à elle. Quand je suis chez mon père, j'ai ma vie. Chez elle, je me sens oppressée par sa présence. Elle me fait des reproches, elle n'accepte pas. » Je lui dis qu'elle doit peut-être accepter que sa mère n'accepte pas. « C'est vrai que je ne veux jamais la décevoir », me répond-elle.

Une grosse dispute éclate avec sa mère. Lilas me dit : « Elle me fait des reproches par rapport à la maladie, elle dit que rien ne change. Elle m'a traitée de connasse et m'a dit d'aller *me faire foutre* chez mon père. De toutes les personnes, celle qui me fait le plus souffrir, c'est ma mère. Ça me détruit de l'intérieur. Ce qu'elle me dit, c'est pour me faire du mal, pour m'attaquer. Elle est en train de me détruire, je ne veux pas retourner chez elle. Ça ne sert à rien que je me batte avec elle. C'est impossible qu'elle trouve que ce que je dis est vrai, qu'elle accepte que ça s'est vraiment passé, qu'elle a tort. J'ai l'impression qu'elle ne comprendra jamais qui je suis. Elle ne comprend jamais ce que je veux dire, elle transforme tout. Toujours me comparer à elle, je ne suis pas comme elle. »

Il faudra cependant que son père intervienne dans la réalité pour la sortir de l'orbe maternel. Lilas me raconte, qu'à la veille de retourner chez sa mère, elle était en retard. Elle l'a appelée et s'est rendu compte qu'elle était saoule. Sa mère a nié, elle lui a dit qu'elle inventait des excuses pour ne pas retourner chez elle. Puis, « C'est devenu *une histoire entre ma mère et mon père*. » Quand son père s'est rendu compte qu'elle était dans cet état, il n'a pas voulu la conduire chez elle. « Je voulais me *forcer* pour lui montrer que j'avais l'intention d'y aller. Il n'a pas voulu. C'est un truc de fou. » À partir de ce moment-là, elle ne vivra plus chez sa mère, mais la verra le temps d'une soirée ou d'une après-midi. Lilas me dira que c'est plus juste pour elle de ne voir sa mère qu'une fois par semaine. Cela se passe

mieux comme ça, même si elle sait que sa mère en souffre. « Si je vais trop longtemps chez elle, elle va ouvrir ma porte. » Quand il y a un conflit entre elles, me dit-elle, « maintenant, je pars, j'ai compris que ça ne servait à rien de me battre. Chacun son avis ». Elle dit moins tout à ses parents : « C'est bizarre, c'est comme ça depuis que je viens vous voir. Avant, je n'ai jamais vraiment rien caché à mes parents, j'avais pas de pudeur. »

La mise en scène

Progressivement, Lilas reprend du poids. Elle ne m'en dit rien, mais je la vois changer, elle troque ses pulls amples et ses Jeans pour des jupes, elle se maquille. Elle va avoir 18 ans et nourrit le projet d'étudier la mise en scène, la réalisation et d'écrire son histoire. Elle est intéressée par le cinéma et le théâtre. Au fil du temps, cette idée se concrétisera et elle préparera les examens d'entrée des deux écoles qu'elle souhaite intégrer. Elle s'investira dans différents projets : théâtre, court métrage, un jury pour critiques de films, des stages pour se préparer à ses études, de la figuration dans un film. Elle me dira : « Ça prend corps, ça se concrétise. » Elle nourrit son projet et elle s'alimente à nouveau.

L'idée du cinéma lui est venue progressivement : « Quand j'étais petite, je me suis aperçue que les films peuvent transmettre des émotions, ce que l'on ressent. Derrière les gens, il y a une histoire. » Elle aime imaginer cette histoire. « J'ai un esprit créatif et j'ai besoin de transmettre des choses. Il y a des gens qui se rendent compte qu'ils ont besoin de soigner des gens et moi, de transmettre des émotions par l'art. » Je lui demande ce qu'elle a envie de transmettre ? « J'ai envie de transmettre *via* les images, la mise en scène et que les gens le vivent comme eux le sentent. »

P. Fédida écrit, à propos de la métaphore : « La métaphore suppose cet espace de rencontre et de jeu entre les mots et les choses¹³. » « Le jeu est métaphore corporelle de l'écriture et le corps de la métaphore est, dans le jouer, ce rien où tout est libre d'advenir. En somme, la métaphore est, par définition, cet espace de passage et de transformation où le temps de l'événement sémantique (le sens, en un instant dévoilé) est délié de la discursivité explicative ou descriptive de la phrase¹⁴. »

13. P. Fédida, « L'objet », dans *L'absence*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005, p. 107.

14. *Ibid.*, p. 116.

Devenir metteur en scène, serait-ce pour Lilas la transposition du rien sur une scène, en le mettant en jeu autrement que dans son corps ? Mettre en scène, c'est en tout cas être présent dans l'absence, c'est être celui qui tire les ficelles du jeu des acteurs, sans être présent sur la scène. Par ailleurs, Lilas insiste sur le fait de « transmettre par les images et que les gens le vivent comme eux le sentent ». Il y a donc une déclinaison d'interprétations possible. N'est-ce pas là précisément ce que P. Fédida dit de la métaphore : dans le jouer, « ce rien où tout est libre d'advenir » ?

« Le "rien" représente sans doute la pureté philosophique de La Chose...¹⁵ », écrit C. Lacôte-Destribats. La Chose, ce point d'infigurable, le « non-reconnu », l'inconnaissable, l'au-delà du signifiant, lieu d'une représentation primordiale échappée, par défaut, au système des représentations. La Chose, *das Ding*, référence à Freud qui, déjà dans *L'esquisse d'une psychologie scientifique*¹⁶, mettait en évidence ce défaut représentatif, lorsqu'il parlait de la division du *Nebenmensch* (l'Autre secourable, attentif à la détresse de l'enfant) en deux parties, dont l'une peut se laisser saisir par les représentations et l'autre reste une « chose rassemblée sur elle-même » (*Als Ding*) et qui demeurera à jamais inassimilable.

H. Ray-Flaut¹⁷, quant à lui, souligne que le langage est déployé dans l'entrelacs qui unit discours courant et fantasme et a pour fonction d'établir, autour d'un vide, les réseaux de représentations qui permettront au sujet d'évoquer le manque de « La Chose », tout en se protégeant de son surgissement.

Lilas m'explique qu'elle a un carnet avec des questions difficiles qui pourra lui servir pour ses prochaines mises en scène. « Pour que ça sorte, il faut aller plus profondément. L'écrire et puis regarder. Les séances, on oublie, il y en a beaucoup, un carnet, ça reste. » *L'écrire et puis regarder* : nous retrouvons là la dimension du scopique (déjà évoquée par Lilas quand elle dit qu'elle souhaite « transmettre par les images ») et l'idée qu'il y a quelque chose qui pourrait se voir dans une mise en scène et qui ne peut se dire par les mots.

Entre les différentes mises en scène, n'est-ce pas là aussi qu'apparaît la « patte », la tendance, d'un metteur en scène et que se présente, entre les lignes ce qui ne peut se dire, cette dimension perdue, celle de La Chose, dont Lacan disait

15. C. Lacôte-Destribats, « Remarques sur l'anorexie », *Journal français de psychiatrie*, n° 32, 2009/1, p. 40-43.

16. S. Freud, « Projet d'une psychologie », dans *Lettres à Wilhelm Fliess*, éditions complètes, Paris, Puf, 2006.

17. H. Rey-Flaud, « La sublimation, de Freud à Lacan : le fil de l'amour courtois », *Figures de la psychanalyse*, n° 7, 2002/2, p. 137-138.

dans son séminaire, *L'éthique de la psychanalyse*, que nous pouvons la retrouver dans la tendance et non dans l'objet. La sublimation étant, pour Lacan, le mécanisme qui élève l'objet à la dignité de Chose¹⁸. Elle ne concerne pas l'objet en tant que tel, mais la tendance. Elle est un habillage du vide de La Chose¹⁹. Un exemple éclairant est celui de l'œuvre de Léonard de Vinci²⁰, où Freud relève le retour d'un trait commun à toutes les femmes peintes par l'artiste : un certain sourire qui perpétue celui de sa mère. Ce trait pouvant se lire comme l'insigne de La Mère qui, à lui seul, contient et détient le secret impartageable d'une jouissance perdue et que Léonard, va à ce titre, indéfiniment reproduire.

Enfin, comment ne pas évoquer le jeune réalisateur et metteur en scène Xavier Dolan dont les films parlent du rapport à la mère : *J'ai tué ma mère*, *Tom à la ferme*, *Mommy* ou encore *Juste la fin du monde*, autant de films où l'on repère un trait commun à toutes ces mères, à la fois ignobles et magnifiées, qu'il filme. Ainsi, chez lui, nous repérons, comme chez Léonard de Vinci, cette tendance qui vient dessiner l'habillage du vide de La Chose.

Je le paraphrase alors qu'il évoque son film *Mommy* et sa représentation du maternel : « S'il est un sujet que je connaisse sous toutes ses coutures, qui m'inspire inconditionnellement, et que j'aime par-dessus tout, c'est bien ma mère. Quand je dis ma mère, je pense que je veux dire LA mère en général, sa figure, son rôle. Car c'est à elle que je reviens toujours. C'est elle que je veux voir gagner la bataille, elle à qui je veux écrire des problèmes pour qu'elle ait toute la gloire de les régler, elle à travers qui je me pose des questions, elle qui criera quand nous nous taisons, qui aura raison quand nous avons tort, c'est elle, quoi qu'on fasse, qui aura le dernier mot, dans ma vie²¹. »

Pour conclure

Je conclurai par quelques pistes de réflexion.

Lacan, dans « Les complexes familiaux²² », soulignait que « Le sort psychologique de l'enfant dépend avant tout du rapport que montrent entre elles les

18. J. Lacan, Le Séminaire Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 133.

19. *Ibid.*, p. 136.

20. Exemple cité par H. Rey-Flaud, « La sublimation, de Freud à Lacan : le fil de l'amour courtois », *op. cit.*, p. 137-138.

21. X. Dolan (Source : Wikipédia, *Mommy*).

22. J. Lacan, « Les complexes familiaux », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 82.

images parentales. [...] C'est donc à la dysharmonie sexuelle entre les parents qu'il faut rapporter la prévalence que gardera le complexe du sevrage dans un développement [...] Le sujet sera condamné à répéter indéfiniment l'effort du détachement de la mère [...] ou bien, le sujet reste prisonnier des images du complexe, et soumis tant à leur instance létale qu'à leur forme narcissique – c'est le cas de la consommation plus ou moins intentionnalisée où sous le terme de suicide non violent, nous avons marqué le sens de certaines névroses orales ou digestives²³. »

Nous retrouvons chez Lilas, à la fois, cette dysharmonie entre les parents, ce complexe de sevrage dans sa tension létale et cette répétition de l'effort de détachement de sa mère.

Le jour où son père a décidé qu'elle n'irait plus chez sa mère, Lilas l'a pertinemment dit : « C'est devenu une histoire entre ma mère et mon père. » Cette intervention a permis une coupure dans cette répétition attachement-détachement d'avec sa mère et à Lilas d'assumer cette séparation. Corrélativement, elle a pu prendre appui sur nos rencontres et sur le cadre pour soutenir sa subjectivité. Dans mes séances avec Lilas, j'ai beaucoup écouté et je suis peu intervenue, sauf pour soutenir sa parole ou encore pour tenter d'ouvrir ses propos. Par ailleurs, j'ai d'emblée fixé un cadre : un moment fixe, convenu, une solidité sur laquelle elle a pu s'appuyer, mais dont elle pouvait jouer ou se jouer, au gré du battement de ses absences et de ses présences.

Je souhaiterais revenir sur la question du rien. G. Raimbault écrit au sujet de l'anorexie : « Je n'ai besoin de rien, je ne suis pas un être de besoin, mais de désir²⁴. » « Je ne bouffe RIEN : ce que je veux, ce n'est pas de la nourriture, ce ne sont pas des choses, ce sont des paroles. Mon corps incarne l'absence, il perpétue l'insignifiance du trésor qui m'a été transmis, au sens où l'Autre est le trésor des signifiants²⁵. » L'anorexie serait donc, à ce titre, une introduction, dans le regard de l'Autre et par le recours à la pulsion scopique, d'un écart qui fait défaut dans le discours de l'Autre. C'est bien de cela dont il s'agissait pour Lilas, me semble-t-il...

23. Dans ce même texte, plus avant, Lacan précise : « Cette tendance psychique à la mort, sous la forme originelle que lui donne le sevrage, se révèle dans des suicides très spéciaux qui se caractérisent comme "non violents", en même temps qu'y apparaît la forme orale du complexe (de sevrage) : grève de la faim de l'anorexie mentale [...] L'analyse de ces cas montre que, dans son abandon à la mort, le sujet cherche à retrouver l'imago de la mère. » J. Lacan, « Les complexes familiaux », *op. cit.*, p. 35.

24. G. Raimbault, « Sans faim, sans amour et sans trêve », *op. cit.*, p. 143.

25. *Ibid.*, p. 154.

Comme je l'ai déjà souligné, je fais le postulat que devenir metteur en scène, au-delà de l'objet de la pulsion, dessine une tendance, désigne le lieu d'un ombilic, d'un impensable et est une transposition sur une scène de ce rien qui devient alors un lieu borné, où tout est libre d'advenir.

Enfin, dans son séminaire *L'identification*, J. Lacan reprend le *Fort-Da* de Freud. Il y a, dit-il, entre ces deux moments – prendre et rejeter –, la disparition de la balle et sans cette disparition il n'y a rien moyen de montrer, il n'y a rien qui se forme sur le plan de l'image. Il souligne qu'entre ces moments d'apparition, « c'est lui », et de ré-apparition, « c'est encore lui », il y a le rapport de ce « est », avec ce qui le cause, c'est-à-dire la disparition²⁶. Dans ce même séminaire, il attire également notre attention sur ces moments de *fading* (évanouissement) liés à ce battement en éclipse, de ce qui n'apparaît que pour disparaître, et reparaît pour de nouveau disparaître, dont il nous dit qu'il est la marque du sujet comme tel²⁷.

Durant les trois années où j'ai rencontré Lilas, c'est, me semble-t-il, à ce jeu de battement qu'elle s'est livrée. Et, en définitive, non sans être venue, auparavant, m'indiquer qu'elle allait mieux, que son projet de vie avançait, c'est sur la mise en scène d'une disparition qu'elle interrompra nos séances. Lilas aura ainsi choisi de s'éclipser.

Bibliographie

- FÉDIDA, P. 2005. « L'objeu », dans *L'absence*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».
- FORGET, J.-M. 2011. *Les enjeux des pulsions*, Toulouse, érès, coll. « Psychanalyse et clinique ».
- FREUD, S. 1895-1896. « Projet d'une psychologie », dans *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, éditions complètes, 2006.
- GOLDER, E.-M. 2005. *Au seuil du texte : le sujet*, Toulouse, érès, coll. « Psychanalyse et clinique ».
- HUBÉ, G. 2003. « L'anorexie mentale, impasse de l'envie », *La clinique lacanienne*, n° 6, p. 21-30
- LACAN, J. 1959-1960. Le Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.
- LACAN, J. 1961-1962. Le Séminaire, Livre IX, *L'identification*, Paris, Éditions de l'Association Lacanienne Internationale, 2007.

26. J. Lacan, Le Séminaire, Livre IX, *L'identification* (1961-1962), Paris, Éditions de l'Association Lacanienne Internationale, 2007, leçon du 6 décembre 1961, p. 49.

27. *Ibid.*, leçon du 24 janvier 1962, p. 124.

- LACAN, J. 1964. Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Saint-Amand, Édition Points, coll. « Essais », 1990.
- LACÔTE-DESTRIBATS, C. 2009. « Remarques sur l'anorexie », *Journal français de psychiatrie* n° 32.
- LERUDE, M. 1985. « Quelques remarques sur les symptômes de l'enfant », *Nodal*, n° 2, « Symptôme et invention ».
- MELMAN, C. 2009. « Anorexie-boulimie : clinique, logique, traitement. Un mode de reproduction hors sexe », *Journal français de psychiatrie* n° 32.
- PICKMANN, C.-N. 2003. « Une suppléance par le symptôme : un cas d'anorexie », *La clinique lacanienne*, n° 6.
- POLI, M.-C. 2005. « Le concept d'aliénation en psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, n° 12.
- RAIMBAULT, G. 1982. « Sans faim, sans amour et sans trêve », dans *Clinique du réel, La psychanalyse et les frontières du médical*, Paris, Le Seuil.
- REY-FLAUD, H. 2002. « La sublimation, de Freud à Lacan : le fil de l'amour courtois », *Figures de la psychanalyse*, n° 7.

RÉSUMÉ

Cet article est le témoignage d'un travail analytique avec une jeune patiente souffrant d'anorexie et de la suppléance qu'elle inventera pour soutenir sa subjectivité. Différents aspects constituent un éclairage dans la lecture de cette situation. Le premier est celui de la privation, auquel viennent s'articuler ceux de l'aliénation-séparation. Un autre aspect est le postulat de l'anorexie de cette patiente, comme symptôme-out, concept développé par J.-M. Forget.

MOTS-CLÉS

Anorexie, privation, symptôme-out, rien, sublimation.

SUMMARY

The Endocrinologist setting the stage: trajectory of a young girl suffering from anorexia

This article is a report of a psychoanalytical therapy with a young patient suffering from anorexia. It describes how the patient structures her reality to maintain her personal subjectivity in her life.

Different analytic concepts are used to clarify the case such as deprivation in connection with alienation/separation. Another aspect concerns the assumption that in this case, the concept of « symptom-out » from J.-M. Forget can be applied.

KEYWORDS

Anorexia, deprivation, symptom-out, nothingness, sublimation.